

Naked fake and cocaine cake

Karrick Tremblay

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64559ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, K. (2011). Naked fake and cocaine cake. *Moebius*, (129), 75–82.

KARRICK TREMBLAY

Naked fake and cocaine cake

Encore parti sur une dérape. Il est une heure quarante du matin. Rue Lafontaine. Le centre-ville est bondé de gens saouls. Scène habituelle d'un vendredi soir. Des gangs de flos et des âmes seules. Je suis avec Mat. Un chum punk *class* qui exhibe à la taille une ceinture de balles. Des cheveux de punk. Des piercings de punk. Des souliers *fancy* et un bracelet à *stods*. Beau gosse. Beau style. Un flo de dix-huit ans fier d'accompagner un vieux de la veille dans un bar de danseuses.

J'ai rencontré Mat il y a peut-être trois heures. À l'Hôte bar, tout juste de l'autre côté de la rue. Dans la bâtisse à côté du Taxi, un resto de poutineux. J'y suis allé en espérant croiser l'agace française qui m'a ramené chez elle la veille. Et qui m'a sacré dehors de son lit juste comme j'allais me ploguer. La salope. Elle a pourtant bien profité de mon corps avant de me dire qu'elle n'en voulait plus. Parce qu'elle avait revu un gars pendant la soirée. Un gars qu'elle kiffait. J'ai insisté un peu. Mais quand elle a ajouté qu'elle n'avait pas arrêté de penser à lui pendant que je perdais mon temps à lui lécher les boules du bout de la langue et à jouer du doigt sur son petit clit de putas-seuse, j'ai débandé. Mais je la comprends. La respecte. Je ne veux pas avoir l'air d'un sale con en essayant de lui rentrer une queue molle de force dans la bouche. Et j'ai toujours un plan B pour accueillir ma queue en détresse quand mes histoires de cul disjonctent. Rummy. Une ex *open* qui un soir m'a donné la clé de son appart comme cadeau d'adieu.

Je n'ai pas croisé la *slut* française. Je suis plutôt tombé sur mon frère. Sa gang. Et Mat. J'ai collé. Je racontais mon

histoire de non-cul à qui voulait bien l'entendre. Leur oreille en échange de quelques bières. À Mat surtout. Mat qui me rendait la pareille. Mat qui n'a jamais eu la chance de voir une fille nue *live*. Pas qu'il soit puceau. Mais les conquêtes sexuelles qu'il a eues n'ont jamais duré assez longtemps pour qu'elles en viennent au dévoilement de leur pudeur ailleurs que dans une chambre à coucher, la nuit, les stores baissés, sous une tonne de couvertures opaques. Moi qui étais persuadé que les jeunes d'aujourd'hui étaient tous des *gangbang addicts*.

Au fil du temps, la gang s'est décimée. Partis se coucher. Ou ailleurs. Dans un autre bar où des troupes de filles en chaleur dansent sur des caisses de son pour attirer les mâles en rut. Restait que moi, Mat et nos autobiographies en accéléré. Deux bières deux forts pour dix piastres. Douze piastres. Deux piastres de plus pour avoir droit à un sourire de la part de la serveuse. Deux Coors *light*. Deux marteaux. Cul sec les forts. Dix minutes la bière. Les jeans blancs et moulants de la fille sûrement pas majeure qui jouait aux dards depuis le début de la soirée m'ont allumé.

Mat n'a jamais mis les pieds dans un bar de danseuses. Je descends les marches illuminées du portique du bar Le Monroe. Il me suit. Je regarde le tableau noir sur le mur en face. Les noms, écrits à la craie rose, des huit effeuilleuses qui vont se faire aller le cul autour du poteau ce soir. Misty. Alexa. Rebecca. Des noms marketing.

En bas, à droite, c'est le *doorman* et sa face de doberman. Je paie pour Mat pendant que ce dernier a les yeux rivés sur le cul de la danseuse sur le *stage*. Le doberman nous donne le droit de passer. Je tourne à gauche pour contourner les tables. Les isolements sont *full*. Des corps qui se dandinent. Projetés comme des ombres chinoises sur des rideaux clairs.

Après les isolements, la place du gros Caillou, le gérant de la place assis dans l'ombre. C'est le *dealer* de coke le plus respectable de la planète. Il a plein d'amis qui viennent le voir tous les soirs. Ils restent cinq minutes et repartent. Ce soir, je passe tout droit. Sans le regarder. Je vais m'accouder sur la rampe qui borde le *stage*.

Mat va s'accoter contre le mur à côté des toilettes. Je me demande s'il a quitté les fesses rondes et rebondies de la danseuse pendant le trajet, ne serait-ce que pour éviter de trébucher dans les craques entre les carreaux de céramique qui recouvrent le plancher du bar. La femme-caméléon finit sa parade et se fond dans le décor de grosses TV ACL qui diffusent en continu des films *hardcore*.

Je file vers le bar et avoue à la barmaid mes penchants pour son énorme décolleté. Je lui dis que si elle m'embrasse je lui laisse cinq piastres de *tip*. Elle refuse. Je commande une Labatt 50 et une Bud. Et un *shooter* d'Amarula pour les boules de la barmaid. Je paye. Je pousse le verre vers elle et lui laisse un tapon de vingt-cinq cents. Cinq piastres et un *shooter* de fille. C'est le chiffre magique qui fait en sorte qu'une barmaid commence à se déculotter. À la prochaine commande, elle va se pencher un peu plus quand elle va me servir. Pour que je bande entre ses deux boules et lui laisse un autre cinq piastres de *tip*.

Je coupe au travers des tables presque toutes inocupées. Je vais rejoindre Mat dans mon coqueron reculé, en bordure de la scène. D'ici on a une vue imprenable. Des clichés étourdissants. Je lui demande comment il aime ça. Il envie le poteau. Il envie les gars dans les salles d'essayage. Il envie même les danseuses parce qu'elles peuvent se toucher comme bon leur semble.

Il y a un imbécile qui veut voler le show. Il grimpe sur le *stage* et commence à se déshabiller. En suivant presque l'air techno-effrayant qui sort de la console du DJ *hyper buzzé*. Faut vraiment être saoul pour penser qu'une grosse queue mollassonne puisse avoir plus de charmes que le corps courbé d'une *topless* en puissance. Le doberman regarde à gauche. Le gros Caillou lui fait signe.

Au Monroe, il y a une danseuse qui monte sur le *stage* à peu près aux demi-heures. Ce n'est pas énorme. Mais tu peux toujours combler le vide en tripotant des boules dans un isoloir pour vingt piastres la toune. Même que si tu es beau garçon, tu peux toucher un peu plus que le *full contact* permis par le code de déontologie de l'établissement. Mais faut pas que tu oublies les ombres chinoises. Et le gros Caillou. Une fois je me suis fait pogner pendant qu'il y en avait une qui me branlait. J'ai été obligé de sortir du bar.

Une pin-up sort de derrière un rideau clair. Elle fait le tour de la place. Épiée. Elle passe devant le bar en se faisant agripper le cul au passage. Elle n'en fait pas un plat. Ce cul appartient à tous et à toutes pendant ses heures de job. Elle disparaît derrière un rideau noir. Le rideau qui termine le *fake*. De l'autre côté, c'est l'escalier qui monte vers les chambres et le bureau du boss.

Le DJ annonce au micro le nom de la prochaine danseuse. Samantha. Il part le *beat*. *Boom Boom Pow* de Black Eyed Peas. Chaque danseuse a son *beat*. Sa chorégraphie. Son style. Certaines sont artistiques. La plupart sont pornographiques.

Samantha ressort de derrière le rideau un peu plus vêtue qu'à son entrée. Elle monte sur scène habillée d'une robe en filets losanges noire laissant clairement transparaître un string vert et le soutien-gorge assorti. Samantha est un pétard. Samantha a du sang noir. Une pine entre la lèvre et le menton et une autre au nombril. Elle jette un œil à son reflet dans le mur-miroir qui couvre le fond du *stage*. Sur son cul de poupée porno.

Elle se dirige droit vers le poteau en *stainless* au milieu de la scène. Elle l'empoigne de la même façon qu'elle empoignerait une grosse queue pour la faire bander. Grosse queue qu'elle feint de lécher du bout de la langue avant de se mettre à tourner autour.

Je regarde Mat qui la fixe. Je lui demande comment il la trouve. Il l'habille d'une multitude de qualificatifs. La cache sous un manteau de compliments débiles. Il meurt d'être ce poteau.

Samantha est à la fois artistique et pornographique. Elle fait le grand écart de manière brusque et répétée à chaque *Boom Boom Pow*, à chaque coup de *bassdrum*. Son cul rebondit sur le plancher. Son cul est ferme, ça se voit d'ici. Et Mat voudrait bien être le plancher.

J'en profite pour lui faire part de ma théorie selon laquelle les danseuses n'aiment pas être regardées dans les yeux. J'ai prouvé cette théorie maintes et maintes fois. Quand on essaie de s'immiscer dans leur être de cette façon, elles viennent nous coller leurs deux boules en pleine face devant toute l'assistance jalouse qui n'a pas encore pigé le truc. Ce n'est pas quand elles écartent leurs trous

de plote entre le majeur et l'index qu'on peut espérer voir leur extrême nudité. Mat ne me croit pas. Mat ne veut pas parier une danse parce qu'il n'a pas une taule.

À la fin de son show, elle est encore tout habillée. Elle n'a rien montré de plus. N'a pas écarté les lèvres pour nous laisser voir son antre rosé. Quand je l'ai fixée, elle a cligné de l'œil. Et j'ai baissé les yeux sur ses seins.

Elle descend du *stage* et se dirige vers le bar. La barmaid aux boules accueillantes lui donne deux bières et une bouteille d'eau. Elle fait le tour de la salle et vient nous rejoindre. Les bières sont pour nous.

Pour briser la glace, elle me dit qu'elle n'a pas honte de ce qu'elle fait. Qu'elle me trouve de son goût. Et qu'elle veut coucher avec moi. Moi seul. Pas à trois ou à quatre. Pas avec Mat.

Mat est à la fois gêné, intimidé et blessé. Il aimerait être moi. À la fin de sa bière, il part se coucher. Qu'il dit. Et elle, elle va s'enfermer dans un isoloir.

Il y a quelque chose qui m'échappe. Elle a mis quelque chose dans nos bières et veut me faire les poches. Sûrement pas me violer. Ou c'est une psychopathe et elle veut me torturer parce que j'ai essayé de voir son intérieur. Me couper la queue et me la faire bouffer.

Je regarde Misty sur le *stage*. Misty qui vient me frotter ses deux grosses boules dans la face. Misty qui m'agrippe la tête et me *frenche* parce qu'elle se dit qu'à cette distance focale je suis aveugle. Moi, je me laisse faire. J'ai un peu d'attention. Très peu d'intentions. Misty qui s'assoit sur le fauteuil rose au fond du *stage* et forme un V immense avec ses deux jambes de baiseuse à la piastre. Misty qui se lèche le doigt et le rentre dans le plus profond de son être. Misty qui se lèche les doigts et entre toute l'assistance dans le plus profond de son être.

Samantha sort de l'isoloir avec un cravateux propre aux mains sales. Elle n'a plus que son string vert. Et le monsieur propre le lui remplit avec un gros motton de vingt piastres sales. Les fluorescents sont ouverts. Samantha vient me voir et me demande si je vais l'attendre dehors. J'acquiesce. Je ne suis pas une mauviette qui a peur des femmes. Si elle me tue, tant pis.

Elle sort sur le trottoir de la rue Lafontaine habillée d'un taille basse top mode laissant paraître un *tribal* un

peu plus foncé que sa peau tatoué dans le très bas de son dos. Et son t-shirt est moulant à souhait. On va poutiner au Taxi. Dévisagé par des sourires jaloux. Dévisagée par des moues jalouses. C'est un pétard. Je paie son *lunch* et nous partons.

Je la ramène chez moi. Direction Saint-Arsène dans mon gros Nissan *full equip*. Elle me prend pour un psy. Ne me laisse pas placer un seul mot pendant les quinze minutes que prend la *ride* entre Rivière-du-Loup et ma maison de campagne géante et vide.

Elle veut s'ouvrir un salon de beauté. Elle a vingt et un ans. Elle avait un chum avant de commencer à danser, il y a neuf mois. Une longue histoire. Sept ans. Il n'aimait pas qu'elle se fasse toucher le cul par des vieux bonhommes crotés. Au début de sa puberté, son père la touchait. Pendant sa puberté, son père la baisait. Il lui faisait gober que ses agissements étaient prescrits par la très sainte Bible. Ses parents et son frère sont encore en Haïti. Elle aimerait être riche pour faire venir son frère au Québec. Sa famille ne sait pas qu'elle danse. Ils la tueraient. Sérieusement. Ils la tueraient. Elle se nomme Marie-Michèle.

Je prends des capotes dans mon *dash*. On entre. Accueillis par mon chien que je dois enfermer dans le portique car il ne la trouve pas menaçante du tout, même qu'il l'aime un peu trop. Mon chien a un côté artistique très développé. Elle a peur des gros labradors qui bandent en se frottant le cul sur le bois franc.

Elle prend une douche. Et nous allons à l'essentiel. À l'étage. Sur mon lit. Sur la catalogne qu'avait faite la grand-mère de mon ex. Ma vraie ex. La mère de mes enfants. Je me couche sur son corps nu. Complètement nu.

Je lui fais visiter la maison. Je lui montre des photos de mes enfants. Leur chambre désertée aussi.

Nous prenons une douche. Prétexe pour recommencer à aller à la source. Il est six heures. Je lui demande de rester. Qu'on se réveille collés. Qu'on fasse la grasse matinée.

Nous refaisons le chemin inverse. Entre Saint-Arsène et Rivière-du-Loup, il n'y a plus de pleine lune. Juste une route de campagne et l'aube. L'aube de rien.

Samedi soir. Directement au Monroe. Seul. J'enfile cinq ou six bières. Je n'ai pas encore vu Samantha. Marie-Michèle. Samantha. Elle est pourtant sur l'horaire, son prénom rose sur le tableau noir. La barmaid me dit qu'elle ne descendra pas avant minuit. Son décolleté est béant. Elle n'a pas de soutien-gorge.

Le même annonceur. *Boom Boom Pow*. Je m'accoude sur la rampe. Samantha embarque sur la scène et refait le même numéro que la veille.

Elle redescend et je me précipite sur elle. Je lui demande une danse privée. Elle me demande si j'ai de l'argent pour payer.

Je finis ma bière, je vais voir le gros Caillou. Je lève le camp. Je débarque chez mon plan B et lui demande si elle a envie d'une *butt*. Toujours partante. Elle me suit chez moi. Ne dit pas un mot pendant le trajet.

Je l'encule en pensant à la salope artistique et son corps de pute. Je lui cogne du bassin dans le cul avec rage. Et elle n'ose même pas broncher.

Je la laisse seule sous une catalogne souillée et je vais me laver. En me souvenant de la belle conasse que je plaquais il n'y a pas vingt-quatre heures contre les parois vitrées de ma douche en coin. À la pétasse qui doit être en train de faire *Boom Boom Pow* sur un autre gars facile en manque de quelque chose.

Je ferme les valves. Je prends une serviette. Essuie mon visage et ensuite le reste de mon corps. Dans mon miroir, des mots écrits au gras de doigt. Un «Je t'aime encore» vieux de plusieurs semaines qui réapparaît chaque fois que je prends ma douche. Je voudrais éclater en sanglots. Je suis un connard.

J'enfile une serviette. Je n'ai pas le cœur de retourner dans ma chambre qui pue le sexe. J'empoigne ma Les Paul qui git seule sur les rayures du sofa. J'allume mon ampli. Mets la *foot switch* à *off* pour éteindre la distorsion par défaut. J'accorde à l'oreille et j'entonne. Avec ma voix d'éraillé, sous le regard acide d'un Jimi Hendrix immobile:

*«No one knows what it's like
To be the bad man
To be the sad man
Behind blue eyes... »*

Jusqu'à la première fausse note. Un accord en décroscendo que je laisse filer jusqu'à l'harmonique, affalé contre les coussins du divan. Des cordes amplifiées qui me crient que je suis un salaud aigu. Je les étouffe du creux de la main.